XI

LE RAPPORT AU TEMPS ET SES ENJEUX DANS LES PREMIERS LIVRES DES *ANNALES*

par François Bérard
Professeur à l'ENS

Sommaire. — *L'utilisation de textes et d'images du vieux passé romain est une des caractéristiques les plus intéressantes de l'œuvre de* ***Tacite****. On étudiera plus spécialement ici le récit de* ***mutinerie*** *(Ann., I, 34-35 et 42-43) et la description de* ***champ de bataille*** *(*Ann.*, I, 61-62 et* Hist.*, II, 70), avant de montrer comment Tacite transforme* ***ces*** *sujets classiques pour faire passer son propre message. Même des épisodes comme ceux d'****Agrippa Postumus*** *(*Ann.*, I, 6) et de son esclave Clemens (*Ann.*, II, 39-40) ne sont pas sans évoquer des images plus anciennes. Le* ***passé*** *apparaît ainsi comme un* ***révélateur*** *au travers duquel il interprète et met en scène sa propre époque.*

Epitome. — *In recentiorum temporum annalibus scribendis* ***Cornelius Tacitus*** *ueteris populi Romani* ***rebus gestis*** *saepe iucundeque utitur. Nam in primis ab excessu diui Augusti libris* ***legionum seditiones*** *descriptionesque* ***locorum ubi pugnatum est priorum scriptorum more*** *amplissime tractat, eas tamen diuersis modis conuertit ut uerbis figurisque suis quae ipse sentiat exprimat. Qui etiam cum* ***Agrippae Postumi*** *Clementisque serui eius caedem narret, antiquiorum quorumdam facinorum memoriam reuocat. Sic, dum ea cum optimis uel pessimis antiquitatis* ***exemplis*** *aequat, aetatis suae facta ingeniaque clariora inducit ueriusque inspicit.*

Dans la célèbre digression du livre IV, qui constitue comme une seconde, ou une troisième préface des *Annales*, Tacite interrompt le récit des procès qui assombrissent la seconde partie du règne de Tibère, marquée par l'ascension inquiétante de Séjan. Avant de narrer en détail celui de l'historien Cremutius Cordus, il s'arrête pour déplorer l'ennui qu'apporte au lecteur cette suite ininterrompue d'accusations et de condamnations :

> Pleraque eorum quae rettuli quaeque referam parua forsitan et leuia memoratu uideri non nescius sum : sed nemo annalis nostros cum scriptura eorum contenderit qui ueteres populi Romani res composuere. Ingentia illi bella, expugnationes urbium, fusos captosque reges, aut, si quando ad interna praeuerterent, discordias consulum aduersum tribunos, agrarias frumentariasque leges, plebis et optimatium certamina libero egressu memorabant. Nobis in arto et inglorius labor : immota quippe aut modice lacessita pax, maestae Vrbis res et princeps proferendi imperii incuriosus erat. [1]

1. *Ann*., IV, 32 : « La plupart des faits que j'ai rapportés et que je rapporterai sembleront peut-être petits et légers à consigner, je ne l'ignore pas ; mais nul ne saurait comparer nos annales avec les écrits de

Dans cette triste perspective à laquelle se trouve réduite l'histoire du principat, les deux premiers livres, qui décrivent les deux campagnes que conduisit Germanicus en 15 et 16 ap. J.-C. au delà du Rhin, forment une exception notable. Ce sont deux livres dans lesquels, exceptionnellement, les affaires extérieures sont plus développées que les affaires intérieures. Même si cela tient sans doute en partie à la personnalité du général et à sa rivalité avec Tibère, qui relève bien sûr aussi des affaires intérieures, la chose est suffisamment rare pour être notée : Tacite tient là le terrain sur lequel il peut, pour une fois, rivaliser avec les historiens de l'ancienne république, et il ne va pas s'en priver.

Si le texte du chapitre 32 incrimine seulement l'absence de guerres et le peu de goût de Tibère pour les conquêtes [2], la politique intérieure avait aussi sa part dans le dégoût qu'inspirait l'histoire de l'empire, et nous aurons donc à nous interroger également sur les événements qui, dans l'histoire du principat, peuvent être comparées aux luttes tribunitiennes ou aux sécessions de la plèbe. Des *magna ingenia* qui, nous dit la préface des *Histoires* (I, 1), ont eu la chance de raconter les grandes heures de la République romaine, une bonne part sont aujourd'hui inconnus ou ne sont plus pour nous que des noms. Mais il reste, pour illustrer la comparaison, au moins Tite Live, et bien sûr aussi Salluste, dont Tacite avait fait son modèle préféré. C'est donc à une double confrontation avec le passé que nous invite notre sujet : avec le glorieux passé de Rome, à la lumière duquel Tacite se propose d'écrire l'histoire du principat, selon la tradition romaine des *exempla*, mais aussi avec les textes de ses prédécesseurs, avec lesquels il entend bien rivaliser selon la pratique ancienne de l'*aemulatio*. Enfin Tacite, écrivant les *Annales*, rencontrait ou reprenait parfois aussi ses propres œuvres, les *Histoires*, bien sûr, auxquelles il emprunte tant de formules ou de motifs, ou parfois l'*Agricola*, qui par bien des aspects, à commencer bien sûr par sa tonitruante préface, fut comme le banc d'essai de son œuvre historique. Il y a là une forme de *retractatio* particulièrement intéressante, d'autant que dans plusieurs cas, tel mot, telle expression ou telle scène de Salluste ou de Tite Live est repris deux fois, d'abord dans les *Histoires* et ensuite dans les *Annales*. Et comme les *Histoires* rapportent des événements qui sont postérieurs dans l'histoire de Rome, il s'instaure alors un jeu d'annonces et de rappels, qu'on retrouve aussi à l'intérieur même des *Annales* entre les livres tibériens, dont nous allons surtout nous occuper aujourd'hui, et ceux du règne de Néron, qui clôturent magistralement l'ensemble.

Le meilleur exemple est sans doute la prise de pouvoir de Tibère, sur laquelle s'ouvrent les *Annales*. On sait qu'elle trouve un écho direct, jusque dans les phrases employées, dans l'avènement de Néron, tel qu'il est décrit au début du livre XIII et de la troisième hexade : dans les deux

ceux qui ont raconté l'histoire ancienne du peuple romain. De grandes guerres, des prises de villes, des rois défaits et capturés, ou bien, s'ils donnaient la préférence aux affaires intérieures, les querelles des consuls avec les tribuns, les lois agraires et frumentaires, les luttes de la plèbe et des aristocrates offraient à leurs récits une libre carrière. Notre tâche est à l'étroit et sans gloire, avec une paix immuable ou modérément troublée, la Ville pleine de scènes affligeantes, un prince peu soucieux d'étendre l'empire. » (traduction de P. Wuilleumier, CUF).

2. Cf. déjà, I, 3 : *abolendae magis infamiae… quam cupidine proferendi imperii*.

cas le premier acte du nouveau principat est l'élimination d'un descendant d'Auguste qui était un rival potentiel, son petit-fils Agrippa Postumus en 14 et son arrière-arrière petit-fils Iunius Silanus en 55 ap. J.-C. [3]. L'attribution du meurtre à Agrippine, clairement affirmée par Tacite, renforce le doute sur la responsabilité de Livie, qu'il avait déjà présentée comme l'hypothèse la plus vraisemblable. Mais la mise en parallèle des deux femmes fait peser un soupçon autrement plus grave sur Livie : avoir également mis fin aux jours de son mari pour laisser la place à son fils Tibère, comme le fera Agrippine pour Néron. Ce *scelus uxoris* avait bien été évoqué au chapitre 5, mais comme une hypothèse peu autorisée et que tout le monde s'accorde à considérer comme invraisemblable [4] : l'empoisonnement de Claude permet donc de continuer à entretenir une certaine suspicion, les deux femmes ayant en tout cas incontestablement tout fait pour assurer la transmission du pouvoir à leur fils. Le parallélisme est soigneusement mis en valeur par Tacite qui précise que l'une et l'autre ont pour gagner du temps publié de faux bulletins de santé après la mort du prince et fermé les routes et les accès du palais [5]. C'est donc plutôt le scénario de 54 qui pourrait amener à réinterpréter celui de 14, à moins qu'il n'en ait simplement inspiré le récit en lui fournissant des détails concrets. Mais cette figure de la mère assurant le pouvoir à son fils a aussi un parallèle possible dans le passé : comme on l'a justement remarqué, elle rappelle celle de Tanaquil, l'épouse de Tarquin l'Ancien, qui a caché la mort du roi le temps nécessaire pour assurer le pouvoir à Servius Tullius, qui était l'héritier désigné [6]. Même si la situation est un peu différente, Seruius n'étant pas le fils, mais seulement le gendre de Tarquin et de Tanaquil, Tacite y a peut-être vu un écho intéressant, moins pour noircir Livie, car, contrairement à Agrippine, Tanaquil a une réputation plutôt positive, que parce qu'elle fournissait une histoire connue, un schéma facilement reproductible dans un régime monarchique comme le principat et peut-être même une image concrète, celle de la fermeture du palais, que l'historien paraît avoir ajouté aux autres récits de la mort d'Auguste [7] : ainsi pouvait-il présenter cet événement totalement nouveau pour le tout jeune principat sous des couleurs qui rappelaient la plus vieille histoire romaine.

Naturellement ce genre de rapprochement est souvent hasardeux, et même cet exemple classique doit être pris avec une certaine prudence, d'autant qu'il n'offre pas un sens univoque. Mais il n'est peut-être pas inutile, pour notre sujet comme pour la méthode de Tacite, d'examiner comment l'historien utilise d'autres textes célèbres pour donner du poids ou

3. *Ann*., I, 6 : *Primum facinus noui principatus fuit Postumi Agrippae caedes* ; XIII, 1 : *Prima nouo principatu mors Iunii Silani proconsulis Asiae ignaro Nerone per dolum Agrippinae paratur*.

4. Cf. par exemple M.P. Charlesworth, « Tiberius and the Death of Augustus », *A.J.Ph.*, 44, 1923, p. 145-147 ; R. Syme, *Tacitus*, Oxford, 1958, p. 307-308. Pour la version classique de la mort d'Auguste, voir Suet., *Aug*., 98-99 et *Tib*., 21; Vell., II, 123 etc.

5. Cf. *Ann*., I, 5 : *Acribus namque custodiis domum et uias saepserat* ; XII, 58 : *et cunctos aditus custodiis clauserat*.

6. Liv., I, 41 ; cf. M.P. Charlesworth, « Livia and Tanaquil », *Cl. Rev*., 41, 1927, p. 55-57.

7. Liv., I, 41, 1 : *claudi regiam* ; cf. en ce sens R.H. Martin, « Tacitus and the death of Augustus », *J.R.S.*, 45, 1955, p. 123-128, et *Tacitus*, Londres, 1981, p. 108-109 ; un peu plus prudemment F.R.D. Goodyear, *The Annals of Tacitus, Books,1-6*, t. I, Cambridge, 1972, p. 128 *ad loc*.

de la profondeur à son récit. Les exemples sont trop nombreux pour pouvoir tous être examinés ici, et on se concentrera donc surtout sur ceux qui figurent dans les livres I et II des *Annales*. On commencera ainsi par étudier quelques éléments classiques d'une oeuvre historique, comme la description du champ de bataille ou le récit de mutinerie, avant d'essayer de montrer comment Tacite s'approprie ces schémas pour les transformer et faire passer son propre message. Pour terminer on s'intéressera aux personnages, dont les ressemblances ou les différences, par delà les siècles, sont un des moyens privilégiés par lesquels Tacite met en scène cette confrontation entre le passé et le présent.

*
* *

Avec le récit de la mort et de la succession d'Auguste et l'expédition de Germanicus sur les traces de Varus, la révolte des légions de Pannonie et de Germanie constitue la matière principale du livre I. On y trouve à plusieurs reprises cet élément obligé de l'historiographie militaire qu'est le récit de mutinerie. Ces récits ne peuvent être analysés comme de purs morceaux de bravoure et autant de pièces rapportées, car, même si Tacite insiste moins que d'autres sur ce point [8], les révoltes légionnaires sont une conséquence de la mort d'Auguste. La seconde est même très directement liée au problème de la succession, puisque le commandant en chef en Germanie n'est autre que Germanicus, le fils adoptif et successeur désigné, mais aussi du même coup le principal rival de Tibère, et c'est aussi pour y mettre fin qu'est engagée à la fin de l'année 14 une première campagne contre les Germains, qui sera reprise l'année suivante pour mener les armées romaines jusqu'aux lieux mêmes du désastre du Teutoburger Wald.

Ces circonstances spécifiques n'empêchent pas que, comme on l'a souvent remarqué, le récit de Tacite reprenne d'assez près, surtout pour la révolte de Germanie, mais à l'occasion aussi pour celle de Pannonie, un grand modèle livien, celui de la rébellion à laquelle Scipion l'Africain dut faire face en Espagne en 206 av. J.-C. [9]. Comme dans l'exemple livien, quoique de manière moindre, le discours du général est un des éléments essentiels du récit de mutinerie et celui qui, après des péripéties plus ou moins longues et dangereuses, met fin à celle-ci. Le modèle avait déjà été expérimenté dans les *Histoires* (IV, 58) avec le discours du légat Dillius Vocula aux légions de Germanie inférieure qui en 69 menaçaient de se rallier à l'empire des Gaules. Comme l'a bien souligné R. Syme [10], ce discours reprend de près, avec une très riche ornementation rhétorique, celui de Scipion, auquel il emprunte notamment le rappel des exploits passés de l'armée romaine (§ 2-3), l'autocritique au cours de laquelle le chef feint de renoncer à son commandement, si c'est sa personne qui empêche le ralliement (§ 4),

8. A la différence de Suétone (*Tib*., 25) et de Dion Cassius (57, 3), qui mettent plus explicitement en rapport les hésitations de Tibère à prendre le pouvoir et la révolte des légions : cf. E. Koestermann, *Cornelius Tacitus, Annalen I*, Heidelberg, 1963, p. 117-118.

9. Liv., XXVIII, 27-29.

10. R. Syme, *Tacitus*, II, p. 685-686, App. 34 (« Livian Style in the *Historiae* »).

la stigmatisation des étrangers auxquels se sont ralliés les mutins (§ 5) : *Tutorine Treuiro agentur excubiae ? Signum belli Batauus dabit, et Germanorum cateruas supplebitis ?* [11] L'invocation finale, en revanche, ne vient pas du discours de Scipion [12], mais se présente comme une contamination de deux autres discours liviens, la prière de *deuotio* du consul P. Decius Mus lors de la bataille du Veseris, où l'on trouve les verbes, au demeurant assez courants, *precor* et *ueneror* [13], et surtout l'appel aux dieux immortels du consul Sp. Postumius, qui, pour faire oublier sa reddition honteuse des Fourches Caudines, propose de se livrer lui-même à l'ennemi pour dégager Rome du traité qu'il a dû signer [14] : Tacite lui a emprunté non seulement sa structure (un *si* repris par un *at*), mais aussi son vocabulaire, puisque Vocula emploie la même et très solennelle formule (*si uobis non fuit cordi*) [15] pour évoquer l'indifférence des dieux aux malheurs des Romains :

> Te, Iuppiter optime maxime, quem per octingentos uiginti annos tot triumphis coluimus, te, Quirine, Romanae parens Vrbis, precor uenerorque ut, si uobis non fuit cordi me duce haec castra incorrupta et intemerata seruari, at certe pollui foedarique a Tutore et Classico ne sinatis, militibus Romanis aut innocentiam detis aut maturam et sine noxa paenitentiam.

Et inversement, l'exorde de Scipion, qui se déclare plus accoutumé à l'action militaire qu'à l'art de la parole, se retrouve dans un autre discours, celui de Petilius Cerialis, au chapitre IV, 73 des *Histoires* [16].

Le très long discours de Scipion fait l'objet d'une nouvelle *retractatio* dans les *Annales*, avec le second discours de Germanicus aux mutins de l'armée de Germanie inférieure, celui qui va lui permettre de prendre enfin le dessus sur la rébellion (I, 42-43). Si on compare les deux textes tacitéens, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'une reprise de celui des *Histoires*. Il n'y a en effet que deux véritables points communs entre les deux, la stigmatisation de l'étranger, puisqu'on regrette que des Belges, c'est-à-dire encore des Trévires, aient l'honneur d'accueillir Agrippine et le petit Caligula [17], et l'appel final à la repentance, les deux textes se terminant sur le mot *paenitentia* mis en relief. Ces deux éléments se trouvaient déjà dans le discours de Scipion, même si c'était dans le second cas sous la forme d'une conditionnelle [18]. Mais on trouve dans la bouche de Germanicus bien d'autres

11. « Sera-ce pour Tutor, un Trévire, qu'on montera la garde ? un Batave qui donnera le signal du combat ? ».

12. On n'y trouve qu'un vœu plus général à Jupiter en faveur de l'éternité de Rome, qui est situé non à la fin, mais au milieu du discours : XXVIII, 28, 11.

13. Liv., VIII, 9, 6.

14. Liv., IX, 8, 8 : *Vos, di immortales, precor quaesoque, si uobis non fuit cordi Sp. Postumium T. Veturium consules cum Samnitibus prospere bellum gerere, at uos satis habeatis uidisse nos sub iugum missos*.

15. Sur l'expression, cf. R. Syme, *Tacitus*, II, p. 685.

16. *Neque ego umquam facundiam exercui et populi Romani uirtutem armis adfirmaui : sed quoniam apud uos uerba plurimum ualent bonaque ac mala non sua natura, sed uocibus seditiosorum aestimantur, statui pauca disserere quae profligato bello utilius sit uobis audisse quam nobis dixisse.*

17. *Ann*., I, 43, 2 : *Neque enim di sinant ut Belgarum quamquam offerentium decus istud et claritudo sit, subuenisse Romano nomini, compressisse Germaniae populos !*

18. Liv., XXVIII, 29, 7 : *si erroris paenitet*.

paroles de Scipion qui ne figuraient pas dans celle de Vocula, à commencer par l'apostrophe du § 2 :

> Quod nomen huic coetui dabo ? militesne appellem, qui filium imperatoris uestri uallo et armis circumsedistis ? An ciues, quibus tam proiecta senatus auctoritas ? Hostium quoque ius et sacra legationis et fas gentium rupistis [19].

Ces questions véhémentes sortent tout droit de la bouche de Scipion, dont c'est une des envolées les plus célèbres [20]. Mais on pourrait citer aussi la série d'exemples historiques des § 3-4, où par une habile mise à jour les mutineries matées par César et Auguste remplacent la trahison de la légion de Régium ou celle de Coriolan [21], ou bien sûr l'accusation de violer tous les droits des peuples et des gens (42, 2) [22]. Quant à l'invocation aux dieux, si elle a elle aussi des accents très liviens, elle ne vient pas du discours de Scipion, qui se termine sur l'évocation terrifiante du supplice tout proche, mais s'inspire plutôt, comme celle de Vocula, d'autres discours liviens, comme ceux de P. Decius Mus ou de Sp. Postumius ; ce ne sont plus, toutefois, Jupiter et Quirinus que Germanicus appelle à l'aide, mais le *diuus Augustus*, dont ce doit être une des toutes premières invocations, et la mémoire de son père Drusus : changement significatif qui montre comment Tacite sait adapter son modèle au sujet qu'il traite.

Si l'on ajoute que le discours de Scipion a aussi fourni des éléments au discours des centurions fidèles à Drusus lors de la révolte des légions de Pannonie [23], on ne peut que constater que le capital rhétorique livien est encore largement utilisé dans le récit des mutineries de l'année 14, auquel il donne sa force historique, même si les moyens utilisés sont plus discrets et plus adaptés qu'ils ne l'étaient dans les *Histoires* : plus que le texte des *Histoires*, dont la surenchère rhétorique est abandonnée, c'est bien celui ou plutôt ceux de Tite Live que cherche à évoquer Tacite pour donner de la profondeur à son récit. Même si son attitude est moins ferme et la reprise en main moins sévère, c'est bien en effet comme nouveau Scipion qu'est présenté Germanicus, dont le discours parvient à arrêter enfin la rébellion. Alors que Dillius Vocula, dans les *Histoires*, n'était qu'un officier courageux et fidèle qui fait, non sans quelques erreurs, son devoir, mais ne réussit finalement pas à rétablir la discipline et est vite éliminé, Scipion est un des grands héros de l'histoire de Rome dont la gloire ne peut que rehausser celle de Germanicus.

Un autre élément topique des récits militaires est la description du champ de bataille. On a récemment souligné que le thème, presque absent

19. « Quel nom donnerai-je à ce ramassis ? soldats, vous qui assiégez le fils de votre empereur, ou citoyens, vous qui avez tellement abaissé l'autorité du Sénat ? ».

20. Cf. Liv., XXVIII, 27, 3-4 : *... quos ne quo nomine quidem appellare debeam scio. Ciues ? qui a patria uestra descistis ; an milites ? qui imperium auspiciumque abnuistis, sacramenti religionem rupistis ; hostes ? corpora, ora, uestitum, habitum ciuium adgnosco ; facta, dicta, consilia, animos hostium uideo.*

21. Cf. Liv., XXVIII, 28, 1-7 et 29, 1.

22. Cf. Liv., XXVIII, 29, 2 : *cur nihil diuinarum humanarumue rerum inuiolatum uobis esset ?*

23. *Ann*., I, 28, 4 : *Percennione et Vibuleno sacramentum dicturi sumus ? Percennius et Vibulenus stipendia militibus, agros emeritis largientur ? denique pro Neronibus et Drusis imperium populi Romani capessent ? Quin potius, ut nouissimi in culpam, ita primi ad paenitentiam sumus ?*

de l'historiographie grecque, pourrait être une innovation romaine qu'on a proposé d'attribuer à Salluste, qui termine ses deux monographies par deux évocations très macabres des champs de bataille où, à Pistoia et près de Cirta, a été scellé le sort de Catalina et de Jugurtha [24]. Ce ne peut être qu'une hypothèse, étant donnée la perte de l'essentiel de l'historiographie hellénistique, dont la tendance dramatique devait se prêter assez facilement à de tels tableaux [25]. Mais la référence à Salluste n'en est pas moins intéressante, surtout pour Tacite, qui le revendique comme modèle. On a depuis longtemps remarqué que le champ de bataille numide, avec ses mourants et ses corps enchevêtrés, avait directement inspiré ceux du Mons Graupius dans l'*Agricola* (37), puis de Bédriac dans les *Histoires* (II, 70) [26]. L'emprunt est d'ailleurs signé, dans les deux cas, par une phrase d'introduction dramatique [27], qui reprend directement celle de Salluste [28]. Même si les infinitifs de narration ont disparu, l'influence de Salluste reste sensible dans le tableau des *Histoires*, où l'on retrouve notamment la terre infectée de sang. Mais on voit apparaître d'autres éléments, comme la reconstitution de la bataille dans les commentaires des généraux ou les réactions des soldats qui se partagent entre joie et pleurs.

Comme on l'a déjà souvent observé, la célèbre description du site de Teutoburg où fut anéantie l'armée de Varus, au premier livre des *Annales* (I, 61), fait à son tour écho à celle de Bédriac [29]. Mais l'évocation est beaucoup plus discrète, et c'est à peine si on reconnaît quelques éléments constitutifs du tableau sallustéen des *Histoires*. S'il y a bien des membres coupés (*artus*), ce ne sont plus ceux des hommes, comme à Bédriac, mais ceux des chevaux, et le mot *trunci* ne désigne plus des restes humains, mais des troncs d'arbre : signature suffisante toutefois pour que, avec l'indispensable *uariatio*, l'allusion soit reconnue. Le sang infectant la terre, élément essentiel auquel, au delà de Salluste, on pourrait sans doute trouver des modèles grecs [30], a, comme il est logique pour une bataille vieille de six années, cédé la place à des os déjà blanchis. L'expression *albentia ossa* est unique, mais, comme l'ont souligné plusieurs études, sans doute d'inspiration virgilienne, qu'on pense aux plaines de Philippes, où la charrue retourne des ossements, ou peut-être plus précisément aux champs du roi Latinus, auxquels les os

24. *Cat*., 61, et *Jug*., 101 ; cf. A. Estèves, « *Spectaculum horribile* : le champ de bataille *post eventum*, une vision d'horreur inaugurée par Salluste (*Bell. Iug.*, 101, 11) », dans Epiphania, *Etudes orientales, grecques et latines offertes à Aline Pourkier*, éd. E. Oudot et F. Poli, Nancy, 2008, p. 313-329.

25. Cf. N. Flocchini, « La descrizione del terreno dopo la battaglia (Sall., *Cat*. 61 et *Jug*. 101), dans *Studia classica Iohanni Tarditi oblata*, éd. L. Belloni, G. Milanese, A. Porro, Milan, 1995, p. 1063.

26. Cf. P. Perrochat, « Tacite imitateur de Salluste dans l'*Agricola* », *R.É.L.*, 13, 1935, p. 264-265, et « L'évolution d'un procédé de style chez Tacite », *R.É.L.*, 14, 1936, p. 47-48 ; R.M. Ogilvie & I. Richmond, *De Vita Agricolae*, 1967, p. 278 ; R.H. Martin, *Tacitus*, p. 216-217.

27. *Agr*., 37 : *Tum uero patentibus locis grande et atrox spectaculum : sequi, uulnerare, capere atque eosdem oblatis aliis trucidare* ; *Hist*., II, 70 : *foedum atque atrox spectaculum*.

28. *Jug*., 101 : *Tum spectaculum horribile in campis patentibus : sequi, fugere, occidi, capi*.

29. Cf. E. Koestermann, *op. cit.*, p. 210, *ad loc.* ; A.J. Woodman, « Self-Imitation and the Substance of History (*Annals* 1. 61-5 and *Histories* 2. 70, 5. 14-15) », dans *Tacitus Reviewed*, Oxford, 1998, p. 70-77, qui ne fait en revanche pas référence à l'*Agricola*, ni au *Jugurtha*.

30. Xénophon, *Ag*., II, 14 ; cf. N. Flocchini, art. cité, p. 1066.

donnent une couleur blanche [31]. Autre nouveauté, les autels barbares et les têtes clouées sur les troncs d'arbre : écho, sans doute, des *structae diris altaribus arae* du bois sacré de Marseille dans Lucain [32], mais aussi, peut-être, des têtes fixées aux portes de l'antre de Cacus dans l'*Énéide* [33]. Comme l'a bien montré J. Soubiran, qui y a relevé des rythmes dactyliques et même des hémistiches complets, dans cette page qui apparaît comme un poème en prose c'est l'élément poétique qui vient enrichir le tableau de couleurs épiques ou tragiques.

On doit à J. Soubiran un autre rapprochement qui ne figure pas dans les commentaires classiques : il s'agit du début du chant II de l'*Énéide*, lorsque les Troyens visitent le camp vide des Grecs, qui par ruse se sont retirés en laissant le fameux cheval de bois qui entraînera la chute de la ville [34]. Cette description célèbre pourrait bien avoir fourni le modèle de celle du camp de Varus, où l'on retrouve la même structure : *referebant hic cecidisse legatos, illic raptas aquilas, primum ubi uulnus Varo adactum, ubi infelici dextera et suo ictu mortem inuenerit, quo tribunali contionatus Arminius*... Il s'agit dans les deux cas d'un camp, même si celui ou plutôt ceux de Varus sont détruits, mais le second est aussi et même d'abord un champ de bataille, que Germanicus et son armée viennent visiter.

On retrouve là une forme particulière de la description du champ de bataille, celle de la visite des lieux après la bataille. Cet aspect est totalement absent dans le chapitre 101 du *Jugurtha*, où la description est contemporaine de la fin de la bataille (*sequi, fugere, capi, occidi*), et à peine ébauché dans le dernier chapitre du *Catilina*, où l'on signale seulement la présence de soldats venus *uisundi aut spoliandi gratia* [35]. Mais il fut développé par la suite, notamment par Tite Live, qui avait raconté à grand renfort de détails macabres la visite d'Hannibal sur le champ de bataille de Cannes (XXII, 51). Et c'est aussi une visite de Vitellius, 40 jours après la bataille, qui dans les *Histoires* (II, 70) sert de prétexte à la description du champ de Bédriac. En plus des réminiscences sallustéennes déjà signalées, on remarque la reconstitution de la bataille, présentée par les deux principaux lieutenants de Vitellius, Caecina et Valens : *hinc inrupisse legionum agmen, hinc equites coortos, hinc circumfusas auxiliorum manus*. C'est exactement le schéma

31. Verg., *Géorg*., I, 489-497 : *grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris* ; *Aen*. XII, 36 : *campique ingentes ossibus albent*. Cf. J. Soubiran, « Thèmes et rythmes d'Épopée dans les *Annales* de Tacite », *Pallas*, 12, 1965, p. 58-59, qui remarque que les deux mots forment presque une fin d'hexamètre ; R.T.S. Baxter, « Virgil's Influence on Tacitus in Books 1 and 2 of the *Annals* », *Cl. Phil.*, 67, 1972, p. 255 ; pour d'autres poètes F.R.D. Goodyear, *op. cit*., p. 96, *ad loc*.

32. Luc., *B. C*., III, 403-405 : *barbara ritu / sacra deum ; structae diris altaribus arae / omnisque humanis lustrata cruoribus arbor* ; cf. J. Soubiran, art. cité, p. 58-59.

33. *Aen*. VIII, 196-197 : *foribusque adfixa superbis / ora uirum tristi pendebant pallida tabo* ; cf. R.T.S. Baxter, art. cité, p. 256 ; A.J. Woodman, art. cité, p. 77, et « History and Alternative History », dans *Tacitus Reviewed*, p. 119-120.

34. *Aen*. II, 27-30 : *iuuat ire et Dorica castra / desertosque uidere locos litusque relictum : / hic Dolopum manus, hic saeuos tendebat Achilles ; / classibus hic locus, hic acie certare solebant*. Cf. J. Soubiran, art. cité, p. 61-62 ; également A.J. Woodman, art. cité, p. 74.

35. Comme celles de Salluste, la description d'*Agr*., 37, 3-5 est placée avant la fin du combat. Mais elle est complétée dans le chapitre suivant (38, 3) par une phrase décrivant la situation le lendemain, qui, même s'il n'y a pas de visite du terrain, s'apparente aux descriptions *post euentum* : *Proximus dies faciem uictoriae latius aperuit*.

que nous venons d'étudier pour le désastre de Teutoburg, où l'analyse topographique est mise dans la bouche des soldats survivants. L'emprunt virgilien repéré par J. Soubiran remonterait donc aux *Histoires*. Mais il n'est pas douteux que la description de Teutoburg reprenne intentionnellement celle de Bédriac, dont on a retrouvé plusieurs éléments caractéristiques [36]. Tacite réutilise ainsi, en l'enrichissant, sa propre topique de la description de champ de bataille, qui, si elle s'inspire directement des deux chapitres de Salluste, emprunte aussi à Tite Live, mais bien davantage aux poètes et d'abord à Virgile.

L'attrait de ce morceau de choix de la grande histoire militaire expliquerait-il, comme on le pense parfois [37], la place faite à cet épisode dans le début des *Annales* ? En ce qui concerne Salluste, les études de N. Flocchini et d'A. Estèves soulignent qu'en plus de son intérêt artistique la peinture du champ de bataille a aussi une fonction politique ou idéologique, plus claire dans le *Catilina*, qui stigmatise les atrocités de ce conflit entre citoyens, que dans le *Jugurtha*, où la dénonciation des horreurs de la guerre n'est que suggérée [38]. L'explication vaut bien sûr également pour le récit de Bédriac, qui dénonce lui aussi la monstruosité de la guerre civile et l'indignité de Vitellius, qui n'a pas honte de manifester sa joie, alors qu'une partie de ses soldats est touchée par la pitié (II, 70, 6). Mais la question se pose en termes différents pour Germanicus. S'il a, comme Vitellius, éprouvé le désir de voir le champ de bataille, ce n'était pas par appétit de gloire ou par curiosité malsaine, mais pour donner aux morts une sépulture [39]. En rendant aux morts les honneurs qui leur sont dus, Germanicus met fin à une horreur et accomplit un devoir de *pietas* : derrière lui se profile Énée enterrant son père Anchise et pleurant Palinure, qui, tombé de son navire, n'avait pu être enterré rituellement. En mettant fin aux rituels barbares des têtes coupées, il défend le droit et la civilisation, tel Hercule combattant Cacus, et ce n'est peut-être pas par hasard que les *antefixa ora* de la forêt de Teutoburg évoquent les *adfixa ora* de la caverne du monstre. Derrière Germanicus on devine aussi Rome, présente à travers son armée. On a justement noté que la description du champ de bataille était comme enchâssée entre le *omni qui aderat exercitu* du début du chapitre 61 et le *Romanus qui aderat exercitus* qui commence le chapitre 62 [40]. Pour renforcer encore le parallélisme on a même voulu corriger le *Romanis* corrompu du ch. 62 en *omnis* [41]. Mais l'effet demeure si on lit *Romanus*, en corrigeant seulement le cas, et on ne peut dire en tout cas comme F.R.D. Goodyear que l'adjectif n'a pas de sens. Il symbolise au contraire la force de Rome, et l'explication me semble encore plus justifiée

36. A ceux qui ont été déjà signalés on peut ajouter la fin du chapitre 60, où la première présentation de la forêt de Teutoburg mentionne les *reliquiae Vari legionumque insepultae*, mot très rare qu'on ne retrouve guère que pour les *tot milia insepultorum ciuium* de *Hist*., II, 70, 6.

37. Ainsi A.J. Woodman, art. cité, p. 84-85, qui invoque aussi (p. 80-81) le manque de sources suffisantes, qui aurait amené Tacite à réutiliser le tableau des *Histoires*.

38. N. Flocchini, art. cité, p. 1068-1071 ; A. Estèves, art. cité, p. 322-329.

39. *Hist*., II, 70 : *uestigia recentis uictoriae lustrare concupiuit* ; *Ann*, I, 61, 1 : *cupido Caesarem inuadit soluendi suprema militibus ducique*. Si le mobile est différent, le parallélisme des phrases montre que Tacite a voulu souligner le contraste entre la barbarie de Vitellius et la piété de Germanicus.

40. A.J. Woodman, « History and Alternative History », dans *Tacitus Reviewed*, p. 120-121.

41. Cf. F.R.D. Goodyear, *ad loc*, reprenant une correction de G. Andresen.

si on rapproche le passage du chapitre 61 du *Catilina*, où l'on trouve de façon analogue une mention de l'armée romaine au début de la description du champ de bataille [42].

La sombre évocation de la forêt de Teutoburg s'inscrit donc bien dans la topique de la description de champ de bataille telle qu'elle apparaît dans la littérature latine avec Salluste. Mais si elle conserve des éléments des tableaux macabres par lesquels celui-ci a voulu terminer ses monographies, elle se rattache aussi à une variante qui semble s'être développée par la suite, celle de la visite du champ de bataille, telle qu'on la trouve dans Tite Live quand Hannibal revient le lendemain sur le lieu de la bataille de Cannes [43]. C'est ce schéma que Tacite a adopté pour les *Histoires*, où Vitellius découvre Bédriac 40 jours après la bataille : on ne peut pas dire pour autant que ce choix visait à discréditer le Romain, puisque le chef punique se montre finalement plus soucieux des morts. Le modèle est repris une nouvelle fois dans les *Annales*, où l'on trouve peut-être dans la description des restes de l'armée de Varus un emprunt à Tite Live [44]. Mais les différences n'en sont pas moins sensibles. Le temps d'abord est beaucoup plus long, la demi-douzaine d'années écoulée ayant totalement changé l'aspect des lieux et des cadavres. La forme ensuite est assez différente, puisque l'ornementation rhétorique, encore très présente dans les *Histoires* comme dans l'*Agricola* et les monographies de Salluste, est beaucoup plus discrète et remplacée par de nombreux éléments poétiques, empruntés pour la plupart, comme nous l'avons vu, à Virgile. Certes ce souffle poétique est une caractéristique générale des premiers livres des *Annales*, mais il atteint une force toute particulière dans les pages consacrées aux guerres de Germanie [45]. Le sens enfin qui se dégage de cette visite sur les lieux du désastre de Varus est lui aussi très différent : la cérémonie funèbre donne une nouvelle dimension au personnage de Germanicus, dont le patriotisme et la *pietas* font un véritable héros qui venge les malheurs de sa patrie et incarne le destin de Rome.

Ces deux exemples, mais on aurait pu en prendre d'autres, montrent bien l'usage complexe que fait Tacite des épisodes militaires. Même si parfois ils peuvent servir à enrichir, voire à meubler une campagne mal documentée, comme peut-être les discours de Percennius et de Vibulenus ou l'éclipse de lune lors de la mutinerie des légions de Pannonie, on ne saurait les réduire à cette seule fonction. En effet, ils offrent aussi à Tacite l'occasion d'un récit dramatique ou d'un brillant discours qui lui permettent de rivaliser avec ses prédécesseurs et de s'élever ainsi au niveau de la grande histoire. Du même coup il rehausse bien sûr ses personnages, qui se trouvent implicitement

42. *Cat*., 61 : *Neque tamen exercitus populi Romani laetam aut incruentam uictoriam adeptus erat*…

43. Il s'agit donc vraiment d'une description *post euentum*, pour reprendre l'expression d'A. Estèves, alors que le terme est impropre si on l'applique aux descriptions de Salluste ou à celle de l'*Agricola* (voir note 35) ; quant à celle de Zama (Liv., XXX, 34), elle n'est pas non plus distinguée de la bataille et du reste réduite à sa plus simple expression.

44. *Vt fugerant, ut resisterant, disiecta uel aggerata* (I, 61, 2), qui pourrait être inspiré par *ut quem cuique fors aut pugna iunxerat aut fuga* (Liv., XXII, 51, 6) : cf. A.J. Woodman, art. cité, p. 74.

45. R.T.S. Baxter, art. cité, p. 247-248, a montré que les réminiscences virgiliennes des livres I et II se trouvaient très majoritairement dans des passages relatifs au personnage de Germanicus.

et parfois explicitement comparés aux grandes figures du passé. Si les *Histoires*, suivant l'influence sallustéenne, fournissent plutôt des exemples à éviter, pour reprendre la terminologie de la préface livienne, le début, au moins des *Annales*, se présente sous un jour assez différent. Le principal héros, Germanicus, s'y trouve en effet confronté aux grandes gloires de Rome, Scipion, dans le discours qu'il adresse aux mutins, voire Énée, quand il donne une sépulture aux légions de Varus, ou encore à Alexandre lors de son voyage en Orient. L'évocation contribue là à grandir un personnage que Tacite s'attache à présenter sous un jour plutôt favorable. Mais à côté de cet usage classique où l'*exemplum* fonctionne comme une référence au passé, on a vu qu'il n'hésitait pas, notamment dans l'épisode de Teutoburg, qui va bien au delà d'une simple description de champ de bataille, à le modifier profondément pour lui donner une forme et un sens nouveaux.

*
* *

Les exemples analysés nous ont montré que si les épisodes des *Annales* reprenaient bien, comme ceux des *Histoires*, le matériau de l'histoire militaire traditionnelle, et à l'occasion celui des *Histoires* elles-mêmes, la *retractatio* des *Annales* était non seulement plus discrète, mais aussi plus subtile et plus élaborée, mieux adaptée à son sujet et donc plus significative. Il nous faut maintenant analyser de plus près quelques exemples de ce travail d'adaptation que Tacite exerce sur les textes du passé et sur les images qu'ils véhiculent.

Le premier de ces exemples est encore fourni par le dossier des mutineries, qui est si important au livre I des *Annales*. Au début de la révolte des légions de Germanie, Germanicus, qui rentre précipitamment de Gaule, où il présidait au recensement, se rend auprès de l'armée de Germanie inférieure, qui avait ses quartiers d'été sur le territoire des Ubiens. Son entrée dans le camp donne lieu à une scène très dramatique où il est forcé de constater de ses propres doigts l'état dentaire déplorable des soldats et n'arrive pas complètement à les faire mettre en rangs (I, 34). Il prononce alors tant bien que mal un premier discours, seulement résumé par Tacite (I, 35-36), qui réserve ses effets pour le discours final que nous venons d'étudier. Ce discours est d'ailleurs interrompu au milieu même d'une phrase où Germanicus rappelait la *modestia militaris* et le *ueteris disciplinae decus* (I, 36, 1) en des termes qui sont pratiquement ceux de Scipion dans son discours de 206, encore mis à contribution [46]. Les mutins exposent alors leurs revendications, très semblables à celles de leurs camarades de Pannonie (I, 17), mais vont beaucoup plus loin en se déclarant prêts à le suivre s'il désirait l'empire. A ces mots, Germanicus saute immédiatement de l'estrade d'où il parlait (I, 35, 4) et devant les soldats qui l'empêchaient de s'en aller tire son épée et menace

46. Liv., XXVIII, 27, 12 : *quid aduersus morem militiae disciplinamque maiorum, quid aduersus summi imperii maiestatem ausi sitis*. Ce sont aussi exactement les mots par lesquels le dictateur Papirius Cursor formule ses reproches à son maître de cavalerie Fabius Maximus : Liv., VIII, 32, 7 ; voir *infra*, note 47.

de se tuer, en disant qu'il préférait mourir plutôt que manquer de fidélité à Tibère. Retenu par son entourage, il est interpellé par les derniers rangs de l'assemblée (*extrema et conglobata inter se pars contionis*), et même, *uix credibile dictu* souligne Tacite, par quelques soldats isolés, qui l'engagent au contraire à achever son geste, l'un d'eux lui proposant même un glaive plus pointu. Geste qui parut cruel et mal élevé même aux plus enragés, note non sans ironie Tacite, en ajoutant que le moment de flottement qui suivit permit à ses amis de le ramener à l'abri dans sa tente.

La plupart des commentateurs ont noté dans la fin de cet extraordinaire récit une réminiscence d'une page célèbre de Tite Live où s'affrontent l'intraitable dictateur L. Papirius Cursor et son jeune et brillant maître de cavalerie Q. Fabius Maximus Rullianus, qui a eu l'audace d'engager et, pire, de gagner malgré ses ordres une bataille contre les Vestins [47]. Ce sont les soldats des derniers rangs qui entourent et protègent Fabius qui sont désignés par *extrema contio et circa Fabium globum* (VIII, 32, 13). Le rapprochement est effectivement net, même si *globus* et surtout *conglobare* sont fréquemment utilisés pour désigner soit d'importants rassemblements de soldats, soit des pelotons d'effectif plus modeste. A.J. Woodman y reconnaît un des exemples de la technique de « substantive imitation » qu'il voit à l'œuvre dans le livre I et qui consiste à imiter un auteur antérieur pour décrire une scène de sa propre histoire, soit pour combler une absence d'information, soit pour rivaliser avec sa source pour le plus grand plaisir du lecteur [48]. La première explication ne paraît pas s'imposer pour des événements qui devaient être relativement bien documentés. Mais personne, du moins à ma connaissance, ne s'est intéressé au contexte livien dont s'est inspiré Tacite. Comme on sait, Fabius avait engagé et gagné la bataille pendant que le dictateur était occupé à Rome. A peine revenu, Papirius Cursor réunit l'armée et malgré les interventions des soldats et des officiers entreprend de faire condamner, puis exécuter selon l'usage traditionnel son malheureux adjoint. Au moment où il allait être battu de verges, celui-ci se réfugie parmi les soldats du dernier rang, les *triarii* (§ 11), qui sont qualifiés un peu plus loin (§ 13) d'*extrema contio* : ceux-ci, contrairement aux troupes douteuses de Germanicus, le protègent, au point de risquer la mutinerie : *nec procul a seditione aberant*. Le mot, qu'on retrouve dans les *Histoires* (I, 54, 2), est important, car il donne son sens profond au passage : nous sommes dans les deux cas dans une affaire de rébellion, et on remarquera que, dans les *Annales*, le ch. 35 commence justement par *ut seditionem attigit*. Les entourages jouent aussi un rôle analogue, les officiers essayant de fléchir l'intransigeance du dictateur et ses amis soustrayant Germanicus aux velléités de la troupe. Germanicus, il est vrai, n'était pas au départ dans la position de Fabius, mais dans celle de Papirius, sur l'estrade. Mais il en descend et sans arriver, comme Fabius, jusqu'à l'*extrema contio*, s'en éloigne. Et il le fait pour une raison bien précise : parce que ses soldats lui ont proposé leur soutien pour s'emparer du pouvoir : c'est à dire entrer en rébellion contre Tibère. C'est donc

47. Liv., VIII, 32 ; cf. E. Koestermann, p. 156, *ad loc*. ; F.R.D. Goodyear, p. 263, *ad loc* ; S.P. Oakley, *A Commentary in Livy, Books VI-X*, t. 2, Oxford, 1998, p. 725, *ad loc*.

48. A.J. Woodman, art. cité, p. 82.

bien la question de la rébellion qui est posée ici, et c'est peut-être pour cela que Tacite a choisi cette image livienne, qui comptait parmi les plus célèbres et qui lui permet de présenter son histoire sous les couleurs de l'héroïsme antique. Germanicus apparaît sous les traits de Fabius, ce qui n'est pas forcément négatif, car celui-ci avait de nombreux partisans, et Tite Live lui-même porte sur l'affaire un jugement équilibré, qui ménage la gloire du dictateur tout en reconnaissant qu'il doit adoucir sa sévérité [49]. D'autre part, Germanicus sait triompher de la tentation d'un soulèvement que, beaucoup, semble-t-il, attendaient de lui. Mais il en sort néanmoins avec une image un peu différente, qui n'est plus celle du général qui parle du haut de la tribune, mais de celui qui quitte son poste et a du mal à se faire obéir des soldats, comme on le voit aussi dans les chapitres 37 ou 39. Le chantage au suicide, qu'on retrouve pour Blaesus en Pannonie ou pour Antonius Primus et Vocula dans les *Histoires*, mais pas, il faut le noter, pour Scipion, sinon dans une hypothèse totalement irréelle [50], n'améliore évidemment pas cette image, pas plus que l'évacuation en catimini dans les bras des amis. On souligne volontiers que Tacite ne livre pas un portrait intégralement favorable de Germanicus. L'usage varié qu'il fait des références liviennes en apporte une confirmation supplémentaire.

Un deuxième exemple illustrant cette réappropriation des images et de la mémoire est la scène, très pathétique, du départ d'Agrippine et du petit Caligula vers l'arrière et la cité gauloise des Trévires. Elle se situe au moment le plus critique de la rébellion, après le terrible chapitre 39, où l'on voit les mutins molester la délégation envoyée par le Sénat et envahir même la résidence de Germanicus. Le départ d'Agrippine devient alors inévitable, comme le disent clairement au début du chapitre 40 les conseillers de Germanicus et comme l'admet Agrippine elle-même, alors qu'elle l'avait jusque là refusé avec la plus grande fierté. La scène occupe la fin du chapitre 40 (§ 4) et se poursuit au chapitre 41 :

> Incedebat muliebre et miserabile agmen, profuga ducis uxor, paruulum sinu filium gerens, lamentantes circum amicorum coniuges, quae simul trahebantur ; nec minus tristes qui manebant.

On a depuis longtemps souligné la valeur dramatique du verbe *incedere*, placé en tête et auquel on trouve sans difficulté des parallèles virgiliens et également sallustéens [51]. Mais tout aussi intéressant est le mot *agmen*, qui, précédé de deux adjectifs, *muliebre* et *miserabile*, associés dans une savante allitération, compare le cortège d'Agrippine à une armée en marche. On pense en particulier à la marche lamentable vers Trèves, et l'identité de la

49. Sur les rapports entre le glorieux dictateur sur le déclin et son brillant et prometteur second, cf. D. Briquel, « Aspects politiques et aspects militaires dans le livre IX de Tite Live : les figures de L. Papirius Cursor et de Q. Fabius Maximus Rullianus », dans *Pouvoirs des hommes, pouvoir des mots, des Gracques à Trajan. Hommages au Professeur Paul Marius Martin*, éd. par O. Devillers et J. Meyers, Louvain, 2009, p. 331-348.

50. Cf. Liv., XXVIII, 27, 10.

51. Verg., *Aen*., V, 553 : *Incedunt pueri* ; Sal., *Jug*., 31, 10 : *sed incedunt per ora uestra magnifici* ; cf. F.R.D. Goodyear, *ad loc*.

destination renforce bien sûr le rapprochement, d'une des deux légions qui se sont rendues en 70 à l'empire des Gaules de Civilis : *silens agmen et uelut longae exsequiae* (*Hist*., IV, 62, 7). Dans son bel appendice sur le style livien dans les *Histoires*, R. Syme a brillamment montré que cette page faisait de nombreux emprunts au défilé honteux des légions vaincues et contraintes de passer sous le joug aux Fourches Caudines [52]. Un des meilleurs exemples est sans doute la phrase introductive qui décrit la démoralisation des troupes à la veille du départ : *Haec meditantibus aduenit proficiscendi hora expectatione tristior* (*Hist*., IV, 62, 5). Elle reprend en effet manifestement celle par laquelle Tite Live évoque la honte qu'éprouvèrent les légions avant de passer sous le joug : *Haec frementibus hora fatalis ignominiae aduenit, omnia tristiora experiundo factura quam quae praeceperant animis* [53]. Un autre emprunt se situe après le récit du passage sous le joug, quand Tite Live décrit le lamentable retour de l'armée désarmée [54], que R. Syme a justement rapproché du *silens agmen* de la XVIème légion quittant son camp après sa reddition. Ces rapprochements, qu'il suffira ici de résumer, sont suffisamment nombreux pour que l'allusion soit délibérée de la part de Tacite. La scène, très célèbre, devait être dans toutes les mémoires, et le ralliement de deux légions à Civilis était un désastre après tout comparable, par l'ampleur des effectifs comme par le degré de l'humiliation, à celui des Fourches Caudines. Le parallèle est donc signifiant et il n'y a pas à s'étonner qu'il ait été souvent repris dans les études ou les commentaires ultérieurs.

Mais on n'a pas vu, sauf erreur, que, comme le discours de Scipion aux mutins d'Espagne, ce passage célèbre a fait l'objet d'une seconde *retractatio* dans les *Annales*, justement dans ce chapitre 40 où il est question du *muliebre et miserabile agmen* d'Agrippine partant pour Trèves. On objectera qu'*agmen* est trop banal pour impliquer une référence délibérée et qu'*incedere*, que Tite Live emploie lui aussi pour le retour de l'armée humiliée à travers le territoire de Capoue, est également assez fréquent [55]. Mais dans le chapitre précédent, évoquant l'angoisse des soldats attendant dans leur camp l'heure de l'ignominie, l'historien avait dépeint à l'avance le désarroi des hommes imaginant le joug des Samnites, l'insolence et les injures des vainqueurs et ensuite le honteux retour de l'armée désarmée, *foedi agminis miserabilem uiam per sociorum urbes* (IX, 5, 8). Le rapprochement est cette fois beaucoup plus net, avec en particulier l'adjectif *miserabilis*, que Tacite renforce et précise en le coordonnant avec *muliebre*. Il est d'autant plus fondé qu'Agrippine se rend chez les Trévires, un peuple gaulois de la province voisine de Belgique, mais dont la fidélité est présentée comme douteuse, comme celle des Capouans, dont l'armée, redescendant des Fourches

52. Liv., IX, 5-7. Cf. R. Syme, *Tacitus*, II, p. 686 ; R.H. Martin, « Tacitus and his Predecessors », dans *Tacitus*, éd. T.A. Dorey, Londres, 1969, p. 130 ; S.P. Oakley, *Commentary*, t. 3, 2005, p. 89-91, pour qui c'est l'emprunt le plus caractéristique que Tacite fait à Tite Live. Pour une autre allusion, plus directe, aux Fourches Caudines, voir *Ann*., XV, 13, 2 et 15, 2 ; A.J. Woodman, *Tacitus Reviewed*, p. 183 ; mais il ne s'agit alors que d'une menace ou d'une fausse rumeur répandue par l'ennemi et qui n'est pas exploitée littérairement.

53. Liv., IX, 5, 11 : « comme ils grommelaient ainsi arriva l'heure fatale de l'ignominie, qui allait rendre tout cela encore plus affreux qu'ils ne se l'étaient imaginé ».

54. Liv., IX, 6, 11 : *adeo silens et prope mutum agmen incessisse*.

55. Liv., IX, 6, 11 : voir *supra*, note 54 ; pour d'autres auteurs, note 51.

Caudines, traverse non sans appréhension, le territoire, mais qui démentirent en l'occurrence leur réputation en lui apportant tout le secours possible [56]. Cette inquiétude, que Tacite attribue habilement aux soldats fidèles à Germanicus [57], renforce donc la comparaison avec le retour des Fourches Caudines, mais celle-ci n'est rendue possible que par l'intermédiaire de la marche honteuse des légions parjures de 69, qui allaient elles aussi à Trèves.

Au total c'est donc bien sous les couleurs d'un désastre national qu'est dépeint à la fin du chapitre 41 le départ de l'*agmen muliebre* d'Agrippine chez les Trévires. Mais l'adjectif choisi par Tacite pour s'approprier ces images célèbres ne souligne pas seulement la dérision de ce départ lamentable. Accordé au substantif *agmen*, il annonce aussi les qualités militaires dont fera preuve plus tard Agrippine en défendant le passage du Rhin. Cette conduite héroïque lui attirera les reproches de Tibère, qui trouvait justement que ce n'était pas là le rôle d'une femme [58], et la notation contribue ainsi au portrait par touches que fait Tacite de ce fier caractère.

Un dernier élément aide à donner une valeur dramatique à l'épisode. Au début du chapitre 41, la perspective change et la scène est décrite du point de vue des soldats, qui, attirés par les lamentations qui accompagnaient le cortège, sortent de leurs tentes. Le récit fait preuve là d'une technique et d'une virtuosité quasiment cinématographiques, que l'on retrouvera dans la célèbre scène du retour des cendres de Germanicus, au début du livre III, où le débarquement d'Agrippine à Brindes, tenant l'urne sur son sein, est vu par les yeux du nombreux public venu l'accueillir. Mais au delà de ce rapprochement bien connu [59], le texte du livre I est également intéressant par la manière dont est décrite la scène, qui présente tous les aspects d'un tableau (I, 41, 1) :

> Non florentis Caesaris neque suis in castris, sed uelut in urbe uicta facies, gemitusque ac planctus etiam militum aures oraque auertere. Progrediuntur contuberniis : quis ille flebilis sonus ? quod tam triste ? feminas illustres, non centurionem ad tutelam, non militem, nihil imperatoriae uxoris aut comitatus soliti, pergere ad Treuiros et externae fidei.

Malgré le génitif initial, *facies* ne se réfère pas principalement au visage de Germanicus, mais plutôt, comme l'ont bien noté les commentateurs, à sa situation critique, selon un sens plus général du mot qu'on retrouve quelques pages plus loin pour désigner l'aspect tragique du camp au moment où les soldats fidèles à Germanicus répriment brutalement la mutinerie [60]. *Facies* peut aussi désigner un lieu, la baie de Naples avant que le Vésuve en modifie l'aspect [61], ou dans le *Catilina* de Salluste la ville de Rome elle-même, telle

56. Sur la fidélité des Trévires, un des principaux peuples de Gaule Belgique qui fournissait de nombreux officiers et auxiliaires à l'armée romaine, voir *Ann*., III, 40-42, où ils apparaissent divisés lors de la révolte de 21 ap. J.-C, et *Hist*., II, 14 et IV, 55, etc, où leurs chefs Classicus et Tutor se rallient à Civilis : événements certes postérieurs, mais qui étaient sans doute dans la mémoire de Tacite et de ses lecteurs.

57. *Ann*., I, 41, 1 : *pergere ad Treuiros et externae fidei*.

58. *Ann*., I, 69.

59. Voir par exemple E. Aubrion, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, Metz, 1985, p. 356, n. 2.

60. *Ann*., I, 49 : *Diuersa omnium quae umquam accidere ciuilium armorum facies* ; pour d'autres parallèles, cf. E. Koestermann, p. 166, *ad loc*.

61. *Ann*., IV, 67, 3 (*faciem loci*).

qu'elle se trouve bouleversée par les pleins pouvoirs confiés à Cicéron [62]. On pourrait donc, malgré la syntaxe, mettre aussi le mot en rapport avec *urbe*, à côté duquel il est placé et avec lequel, par une sorte de zeugma, il ferait sens. L'association est d'autant plus tentante qu'*urbe* est précisée par le participe *uicta* : l'image est ici celle d'une ville vaincue, et même prise d'assaut, topos de l'histoire hellénistique, également abondamment utilisé dans la littérature latine, aussi bien dans la poésie, avec les nombreuses évocations de la chute de Troie, que dans la prose historique, de la fin mythique d'Albe au sac de Crémone par les armées flaviennes [63]. Si certains de ces textes racontent effectivement la prise d'une ville, on remarquera qu'une bonne partie des exemples, y compris dans Tite Live, sont métaphoriques [64]. César, de la même façon, utilise l'image pour dépeindre le désespoir de Marseille après sa défaite navale contre Brutus [65], et Tacite, au début du livre IV des *Histoires*, pour les malheurs des Romains au moment de l'entrée des troupes flaviennes dans la ville [66]. L'*urbs capta* était considérée par les manuels de rhétorique comme l'exemple du malheur absolu et le plus à même de déclencher l'indignation, la pitié et bien sûr le pathétique [67], et on trouve même l'image en dehors de tout contexte urbain, comme pour décrire l'agression des centaures contre les noces de Pirithoüs et d'Hippodamie dans les *Métamorphoses* d'Ovide [68].

On pourrait se demander dans ces conditions si dans ce début du chapitre 4 ce n'est pas en fait le cortège misérable d'Agrippine qui ressemble à une ville vaincue. Il y aurait peut-être un parallèle à la fin de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, où c'est l'armée en retraite de Nicias et de Démosthène qui est comparée à une ville prise d'assaut (VII, 75, 5), et la syntaxe, qui, comme on l'a justement noté, se perd presque dans cette juxtaposition de phrases courtes, serait peut-être assez souple pour permettre une telle interprétation. Mais cette *facies urbis uictae* est bien sûr d'abord et plus généralement la situation critique dans laquelle se trouve Germanicus, comme l'implique la syntaxe et aussi, comme nous l'avons vu, le sens large de l'expression. Un bon parallèle s'en trouve d'ailleurs dans les *Histoires*, où Tacite l'utilise déjà pour peindre le cortège misérable de Vitellius sortant du Palatin avec sa famille pour annoncer son retrait du pouvoir, deux jours avant l'arrivée des troupes flaviennes [69] :

> Nec quisquam adeo rerum humanarum immemor quem non commoueret illa facies, Romanum principem et generis humani paulo ante dominum, relicta fortunae suae sede, per populum, per urbem exire de imperio.

62. Sal., *Cat*., 31 : *Quibus rebus permota ciuitas atque inmutata urbis facies erat*. Dans ce texte *facies* a clairement le double sens d'apparence extérieure et de situation critique.

63. Cf. G.M. Paul, « *Urbs capta* : sketch of an ancient literary motif », *Phoenix*, 36, 1982, p. 141-155, avec de nombreux exemples, tant grecs que latins ; pour Albe, Liv., I, 29 ; pour Crémone, Tac., *Hist*., III, 26-33 ; cf. T.R.S. Baxter, « Virgil's Influence on Tacitus in Book 3 of the *Histories* », *Cl. Phil.*, 66, 1971, p. 93-107.

64. Cf. par exemple XXI, 57, 13, pour le pillage de la petite place de Victimulae, qui s'était rendue à Hannibal, *tamquam ui captam urbem* ; et déjà pour Albe, qui fut évacuée et détruite en silence, sans le désordre et la terreur, *qualis captarum esse urbium solet* (I, 29, 2).

65. Caes., *Bell. Civ*., II, 7, 3 : *tantus luctus excepit ut urbs ab hostibus capta eodem uestigio uideretur*.

66. *Hist*, IV, 1, 7 : *Vbique lamenta, conclamationes et fortuna captae urbis*...

67. Cf. *Rh. Her*., IV, 51 ; Quintilien, *Inst. Or*., VIII, 3, 67-69, et G.M. Paul, art. cité.

68. *Met.*, XII, 225 : *captaeque erat urbis imago*.

69. *Hist*, III, 68 ; cf. E. Koestermann, p. 166, *ad Ann*., I, 41, 1.

Ce que désigne ici le mot *facies*, ce n'est pas seulement la physionomie ni même le personnage de Vitellius, mais, comme le précise la proposition infinitive, l'ensemble de la scène dans laquelle on le voit avancer parmi les acclamations du peuple et le silence menaçant des soldats. Il n'en va pas autrement au début du chapitre 41, où le départ d'Agrippine donne lieu aussi à un tableau, les deux scènes évoquant également le cadre de l'événement, la ville de Rome que traverse Vitellius ou le camp que quitte Agrippine, mais où, comme le note Tacite, ceux qui restent sont tristes. Ce tableau passe rapidement, comme le permet une syntaxe particulièrement souple, d'un élément à un autre, des tentes du camp à la physionomie des personnages, de la révolte d'Agrippine à la tristesse de Germanicus, puis à celle des soldats, sous une couleur dominante, qui est celle du désespoir d'une ville vaincue. La vieille image de la ville vaincue contribue donc, comme celle des Fourches Caudines, à faire du départ d'Agrippine un véritable désastre national derrière lequel on entrevoit la chute de Rome, et même en arrière plan celle d'Albe et bien sûr celle de Troie, qui sert de modèle à toutes ces évocations pathétiques. Ainsi se trouvent justifiées la couleur héroïque voulue par Tacite pour cet épisode, qui n'est pas seulement un drame familial, mais bien une affaire d'État, et plus généralement sa technique qui consiste à donner aux événements présents le poids et l'intensité des grandes heures du passé.

Notre dernier exemple nous amène dans le livre II et du côté des affaires intérieures, puisqu'il s'agit de la tentative d'usurpation d'un esclave d'Agrippa Postumus, nommé Clemens. Après s'être caché en Etrurie (ou selon Dion en Gaule), celui-ci était venu tenir des réunions clandestines à Ostie et à Rome, où il fut finalement arrêté par les soins de Sallustius Crispus, conseiller secret d'Auguste puis de Tibère, et discrètement éliminé, non sans avoir eu auparavant un entretien assez inattendu avec Tibère [70].

Le chapitre 6 du livre I avait rapporté comment, dès la nouvelle de la mort d'Auguste, Agrippa Postumus, son dernier petit-fils, fut exécuté dans l'île de Planasie où il était exilé, par les soins, déjà, de Sallustius Crispus : *primum facinus noui principatus* dit Tacite, en laissant entendre que l'ordre ne venait pas d'Auguste, comme l'a fait croire Tibère, mais plutôt de Tibère et de Livie [71]. Cet épisode a suscité une bibliographie considérable, quelques savants ayant même mis en doute la réalité de l'assassinat, qui aurait été inventé par Tacite, ou par sa source, pour noircir Tibère [72]. Le soupçon n'a pas épargné non plus l'aventure de Clemens, qui aurait pu être démarquée, au moins partiellement, d'une tentative de libérer Agrippa

70. *Ann*., II, 39-40, à la fin du récit de l'année 16 ap. J.-C. ; cf. Dion Cassius, 57, 16, 3-4 et Suétone, *Tib*., 25.

71. *Ann*., I, 6 (voir *supra*, n. 3), suivi par Dion Cassius, 57, 3, 5-6. Suétone, *Tib*., 22, se montre plus incertain, envisageant aussi une possible responsabilité d'Auguste ou de la seule Livie. Sur les rapports entre ces trois sources principales, cf. C. Questa, *Studi sulle fonti degli* Annales *di Tacito*, 2e éd., Rome, 1963, p. 145-153 ; J. Gascou, *Suétone historien*, Rome, 1984, p. 252-259.

72. Ainsi W. Allen, « The Death of Agrippa Postumus », *T.A.Ph.A*., 78, 1947, p. 13-139, selon lequel l'information aurait pu être fabriquée à partir de l'élimination de Clemens, deux ans plus tard, par malveillance envers Tibère ou par suite d'une mauvaise interprétation.

Postumus et sa mère Julie de leur exil que Suétone mentionne sous le règne d'Auguste [73]. Mais ces recherches d'une possible « substantive imitation » n'ont guère trouvé d'adhésion, sans doute parce que l'équipée de Clemens est bien attestée par les témoignages globalement concordants de Suétone, Dion Cassius et Tacite [74]. Même si certains détails peuvent paraître suspects, l'épisode est donc généralement pris au sérieux et considéré comme de toutes façons significatif, dans la mesure où il pose la question de la légitimité dynastique de Tibère [75].

L'histoire de Clemens n'est pourtant pas exempte d'invraisemblances, aussi bien à ses débuts que dans sa conclusion. Même si on admet que Clemens, parti pour libérer Agrippa Postumus et arrivé après son exécution, ait pu alors changer ses plans et décider de prendre sa place, il faut encore supposer qu'il a réussi à survivre deux ans, en Etrurie, ou en Gaule si on suit Dion, avant d'être arrêté : le scénario de Tacite, qui est le seul à nous informer sur les débuts de l'aventure, est pour le moins peu vraisemblable. S'il est attesté dans deux de nos trois sources [76], le dialogue final entre le prince et l'esclave ne paraît guère plus plausible : à Tibère qui lui demandait comment il était devenu Agrippa, Clemens aurait en effet répondu : « comme toi César ». La réponse a depuis longtemps été rapprochée de celle d'un pirate auquel Alexandre demandait pourquoi il ravageait les mers et qui aurait répondu : « pour la même raison que toi, tu ravages la terre entière » [77]. On considère en général que le dialogue est apocryphe et emprunté par exemple à un recueil d'anecdotes ou de bons mots [78]. Tacite, ou sa source, puisque le dialogue est également rapporté par Dion, aurait pu emprunter cette référence à la grande histoire pour donner de l'importance à un soulèvement réel, mais dont l'ampleur serait restée modeste. Mais il s'agit bien alors d'une forme de « substantive imitation », et on peut se demander où elle commence et si Tacite n'a pas pu enrichir aussi le début de l'aventure ou encore ajouter le nom de Sallustius Crispus, qu'il est le seul à mentionner [79] : sa réputation était connue, et on restait ainsi parfaitement dans les limites de la vraisemblance exigée de l'œuvre historique. Il est bien sûr également possible qu'il ait eu sur le sujet de meilleures sources que Dion ou Suétone, et on ne prétend pas résoudre ici une question aussi délicate de *Quellenforschung*. Mais si on ne veut pas remettre en cause l'historicité de l'affaire, il faut au moins en conclure que l'historien l'a littérairement beaucoup développée pour lui donner une place de choix dans son récit.

73. Suet., *Aug*., 19 ; cf. J. Mogenet, « La conjuration de Clemens », *Ant. Class*., 23, 1954, p. 321-330.

74. Voir note 70.

75. Sur le sujet voir I. Cogitore, « *Mancipii unius audacia* (Tacite, *Annales*, II, 39, 1) : le faux Agrippa Postumus face au pouvoir de Tibère », *R.E.L.*, 68, 1990, p. 123-135 ; *La légitimité dynastique d'Auguste à Néron à l'épreuve des conspirations*, Rome, 2002, p. 178-181 ; F. Hurlet, *Les collègues du prince sous Auguste et Tibère*, Rome, 1997, p. 497-499.

76. Il ne figure pas dans Suétone (*Tib*., 25), pourtant d'ordinaire amateur de bons mots.

77. Cf. Cic., *Rep*., III, 13 (21) ; Aug., *Civ*., IV, 4.

78. Sur cette hypothèse ancienne, voir C. Questa, *Fonti*, p. 37-38 ; F.R.D. Goodyear, p. 311-312, *ad loc* ; cf. I. Cogitore, art. cité, p. 134-135, qui parle de topos littéraire.

79. Sur le personnage, fils adoptif de Salluste et conseiller très influent d'Auguste, voir la notice nécrologique de Tacite, *Ann*., III, 30, qui rappelle son rôle dans l'élimination d'Agrippa Postumus, mais pas l'affaire de Clemens ; R. Syme, *Tacitus*, p. 306-307 et 372 ; en dernier lieu M. Heil, *PIR*², 2006, S 87.

Il y aurait peut-être un argument supplémentaire en ce sens dans les mots mêmes choisis par Tacite pour introduire et donc mettre en valeur l'épisode : *mancipii unius audacia*. La formule, qui ne semble pas avoir beaucoup retenu l'attention jusqu'ici, pourrait reprendre une expression que Cicéron utilise à propos de César, quand il écrit à Atticus que la guerre civile n'est pas née de la discorde des citoyens, mais de l'audace d'un seul et très peu recommandable individu : *non ex ciuium dissensione, sed ex unius perditi ciuis audacia* [80]. L'écho est suffisamment proche pour mériter attention, et ce d'autant plus que la lettre est datée du 23 janvier 49, en pleine guerre civile. Or l'affaire Clemens comporte évidemment un risque de guerre civile, puisqu'à travers Agrippa Postumus, c'est la légitimité dynastique de Tibère qui est visée, et Tacite a justement souligné, dans l'introduction qu'il fait de l'épisode, qu'il aurait pu plonger, si on n'y avait veillé, la république dans les discordes civiles : *discordiis armisque ciuilibus rem publicam perculisset*. L'historien n'aurait-il pas choisi, consciemment ou inconsciemment, une expression forte qui évoquait pour ses lecteurs les pages les plus sombres de l'histoire récente de Rome ? Si on admet le rapprochement, la *discordia* de Tacite pourrait aussi répondre, avec la *uariatio* requise, à la *dissensio* de Cicéron. Mais le mot *mancipium* est également riche de signification : plus rare et plus fort que ne serait *seruus* [81], il rappelle les *duo manipulares*, qui, selon les *Histoires* (I, 25), ont fait passer l'empire des mains de Galba à celles d'Othon : même contexte de guerre civile et même contraste scandaleux entre la modestie, sinon l'indignité des personnages et l'ampleur de la tâche politique qu'ils entreprennent [82]. Au delà de l'évidente différence sociale, on y trouve peut-être aussi un écho de l'indignation qui animait Cicéron quand il qualifiait de César de *perditus ciuis*. En tous cas, il fait partie de ces mots expressifs que Tacite, suivant l'exemple de Salluste, affectionne et qui donnent de l'éclat et du sens à son histoire.

C'est donc bien la question de la légitimité du pouvoir qui fait toute l'importance de l'épisode d'Agrippa Postumus et de son esclave Clemens. Il importe relativement peu que le luxe de détails dont bénéficient les deux chapitres de Tacite provienne d'une source particulièrement bien informée ou d'une amplification rhétorique due à l'historien lui-même. Derrière l'*unius mancipii audacia*, c'est l'image affreuse de la guerre civile qui se profile, celle qui aurait repris au début du règne de Tibère si on avait laissé agir Agrippa Postumus et ses partisans, mais aussi celle de l'horrible année 69-70, qui avait tant impressionné la génération de Tacite, et peut-être même en arrière plan le terrible affrontement que déclencha en janvier 49 l'audace d'un proconsul perdu d'ambition. Loin d'être anecdotique, l'épisode est typique de la technique de Tacite, qui joue sur la force des mots,

80. Cic., *ad Att*., VII, 13a (= CUF, 307 ; D.R. Shackleton Bailey, *Cicero's Letters to Atticus*, 4, Cambridge, 1968, 136, et p. 303-304).

81. Pour d'autres emplois très péjoratifs, voir *Hist*., II, 57 (*foedum mancipium et malibus artibus ambitiosum*) et III, 47 (*barbarum mancipium*), où de manière significative le mot est utilisé pour stigmatiser des affranchis qui s'élèvent au-dessus de leur condition.

82. Le thème est repris dans la phrase suivante : *non seruili animo*.

la superposition des images, le jeu incessant d'échos entre le présent et le passé, dans les contextes militaires, comme nous l'avons vu, mais aussi, comme ici, civils.

*
* *

Les quelques passages que nous avons étudiés, mais on aurait pu en prendre beaucoup d'autres, permettent ainsi de réfléchir sur l'usage que fait Tacite des modèles anciens. Il s'agit d'abord, comme il l'a lui-même exposé dans la digression du livre IV, de donner à l'histoire ingrate du principat les couleurs de la grande histoire : celle des glorieuses heures de la république bien sûr, comme nous l'avons vu dans le cas des guerres et des mutineries, mais aussi celle des temps troublés des guerres civiles et même des débuts du principat, comme le montre l'exemple d'Agrippa Postumus. Il s'agit en particulier de grandir les héros que l'on veut mettre en valeur, comme, dans les deux premiers livres des *Annales*, Germanicus, dont le cas est très caractéristique. On le voit dans le livre II comparé au grand Alexandre, implicitement lors du voyage d'Égypte, puis explicitement, lors de son décès à Antioche, qui rappelle celui du Macédonien à Babylone [83]. Mais, quand il atteint les limites orientales de l'empire, il est aussi indirectement mis en parallèle avec Trajan, qui vient de les repousser : manière de suggérer discrètement au lecteur qu'il aurait pu être lui aussi un conquérant, dont la politique de Tibère n'a pas permis d'exprimer toutes les capacités [84]. Dans le livre I, les allusions sont encore plus subtiles, puisque c'est dans son activité de général que Germanicus retrouve les actes ou les paroles de Scipion l'Africain ou même d'Énée. Mais le message est moins clair quand son affrontement avec les légionnaires mutins qui veulent le porter au pouvoir évoque celui de Q. Fabius Maximus Rullianus avec le dictateur Papirius Cursor. La référence au passé tend plutôt dans ce cas à souligner la gravité de l'événement, puisque ce n'est rien moins que l'obéissance militaire qui se trouve en jeu.

Le passé, au demeurant, n'est pas toujours présenté sous un jour favorable, et à côté des modèles à imiter on sait qu'il propose aussi des exemples honteux à éviter [85]. Parmi de nombreuses illustrations possibles, on rappellera seulement ici la figure de Catilina, dont le fameux portrait sallustéen, déjà mis à contribution par Tacite pour le portrait de Mucien dans les *Histoires*, fournit à nouveau un inquiétant arrière plan pour celui de Séjan au début du livre IV des *Annales* [86]. Quant au portrait d'Agrippa Postumus, *robore corporis stolide ferocem*, il est manifestement inspiré de celui que fait Tite Live du fils du dictateur Manlius Imperiosus [87] : si c'est

83. *Ann*., II, 59-61 et 73 ; cf. G. Cresci Marrone, « Germanico e l'*imitatio Alexandri* in Oriente », dans *Germanico. La persona, la personalità, il personagio nel bimillenario della nascita*, éd. G. Bonamente, M.P. Segoloni, Rome, 1987, p. 67-77.

84. *Ann*., II, 61, 2 ; cf. D.G. Weingärtner, *Die Ägyptenreise des Germanicus*, Bonn, 1969, p. 183.

85. Sur cette mission fondamentale de l'histoire, voir Tacite, *Ann*., III, 65, 1, qui ne fait que reprendre sur ce point la doctrine cicéronienne et livienne.

86. Cf. A.J. Woodman, art. cité, p. 83-84.

87. *Ann*., I, 3, 4 et Liv., VII, 5, 6 : *stolide ferocem uiribus suis* ; cf. R. Syme, *Tacitus*, II, p. 733.

apparemment la formule qui a ici intéressé Tacite, l'image n'est pas pour autant gratuite, puisque ce fils avait été relégué et maltraité par son père en raison de ses difficultés à s'exprimer et que la comparaison souligne, discrètement mais clairement, l'incapacité du petit-fils d'Auguste. Sur un plan plus général, c'est, comme nous l'avons vu, un des pires désastres de l'armée romaine, celui des Fourches Caudines, que Tacite choisit pour présenter sous des couleurs liviennes le départ d'Agrippine vers Trèves, reprenant des mots et des images qu'il avait déjà utilisés pour la reddition des I^re^ et XVI^e^ légions dans les *Histoires*. Ainsi se crée un jeu d'échos et de renvois entre plusieurs époques, puisque la référence aux Fourches Caudines ne se comprend pleinement qu'à travers la *retractatio* des *Histoires* et qu'elle trouve un autre écho dans l'avenir, au cours des campagnes arméniennes de l'époque de Néron.

Dans d'autres situations, au contraire, un passé glorieux apparaît comme un repoussoir qui souligne ironiquement les insuffisances du présent. Un cas de figure fréquent dans Tacite est celui où le descendant d'une grande famille déshonore par sa conduite le nom qu'ont illustré ses ancêtres. Il serait trop long de dresser ici un catalogue, qui nous entraînerait bien au delà des premiers livres. Contentons-nous de rappeler Mamercus Scaurus, qui en accusant *de maiestate* le proconsul C. Iunius Silanus faisait honte à son aïeul, M. Aemilius Scaurus [88], ou Aurelius Cotta Messalinus, qui en demandant l'interdiction de l'image de Drusus Libo (II, 32) engageait une série de bassesses qui allait se poursuivre tout au long du règne de Tibère [89]. D'autres, inversement, arrivent à soutenir, voire à rehausser l'honneur de leur maison, comme Furius Camillus, le proconsul d'Afrique auquel la guerre contre Tacfarinas valut les ornements du triomphe et surtout l'occasion de faire briller à nouveau après un long silence le nom de Camille : la description de la bataille, inhabituellement détaillée pour une affaire somme toute modeste, suffit à montrer l'approbation de Tacite, pour lequel à l'évidence le nom du général accroit encore le prix de la victoire [90]. Même C. Sempronius Gracchus, l'amant scandaleux de Julie qui avait déshonoré sa famille par sa vie de débauche, sut mourir avec une fermeté digne de ses ancêtres [91]. Mais il faut surtout citer deux noms, qui ne sont que brièvement mentionnés dans les deux premiers livres, mais qui, selon la technique du portrait par touches qu'affectionne Tacite, vont s'affirmer dans la suite du règne de Tibère comme des modèles de ce que doit être la conduite d'un sénateur sous le principat. Il s'agit de M. Aemilius Lepidus, le premier des *capaces imperii* auxquels Auguste avait songé pour sa succession (I, 13), et de Cn. Cornelius Lentulus, un des principaux conseillers de Drusus à qui sa

88. *Ann*., III, 66, 2 : *ille Scaurus, quem proauum suum, opprobrium maiorum, Mamercus infami opera dehonestabat*.

89. Cf. *Ann*., III, 17, lors du procès de Pison ; IV, 20 ; V, 3 et VI, 5, avec le jugement sans appel de Tacite.

90. *Ann*., II, 52 ; sur cette nostalgie et sa couleur sallustéenne, cf. R. Syme, *Tacitus*, p. 449, 572 et 747, n. 1. Le fait qu'il y ait quelques erreurs et quelques oublis dans la liste que Tacite propose des triomphes de la *gens Furia* montre combien l'image importe plus ici que la réalité historique : cf. E. Koestermann, p. 351, *ad loc*.

91. *Ann*., I, 53 : *constantia mortis haud indignus Sempronio nomine, uita degenerauerat*. Pour un autre exemple de vie déplorable compensée par une mort exemplaire, voir le cas d'Othon, *Hist*., II, 46-50.

fermeté valut d'être violemment molesté par les légionnaires révoltés de Pannonie (I, 27). Nous n'analyserons pas en détail toutes leurs interventions dans la suite du récit [92], mais il faut rappeler ici les éloges que leur décerne Tacite au moment de leur décès, en 25 ap. J.-C. pour le second (IV, 44) et en 33 pour le premier (VI, 27). Entre les deux hommes, les points communs sont nombreux : tous deux étaient des amis de Tibère, tous deux avaient eu une belle carrière militaire couronnée par les ornements du triomphe, tous deux supportaient avec dignité une relative pauvreté, mais surtout tous deux s'étaient distingués par leur modération dans les procès sénatoriaux, où ils interviennent en général pour adoucir les sentences trop dures dictées par l'*adulatio* de leurs collègues. Cela vaut au premier un superbe éloge de Tacite, où on peut trouver comme la règle de conduite du bon sénateur sous le principat (IV, 20) :

> Hunc ego Lepidum temporibus illis grauem et sapientem uirum fuisse comperior ; nam pleraque ab saeuis adulationibus aliorum in melius flexit ; neque tamen temperamenti egebat, cum aequabili auctoritate et gratia apud Tiberium uiguerit. Vnde dubitare cogor fato et sorte nascendi, ut cetera, ita principum inclinatio in hos, offensio in illos, an sit aliquid in nostris consiliis liceatque inter abruptam contumaciam et deforme obsequium pergere iter ambitione ac periculis uacuum.

Le bon sénateur, selon Tacite, ne doit pas se réfugier dans la faiblesse ou la retraite, mais rester actif jusqu'au bout et trouver une voie moyenne entre l'opposition systématique et la servilité honteuse. Cela ressemble au cahier des charges du bon historien, qui, comme il est rappelé dans la préface du livre, doit écrire *sine ira et studio*. Cet équilibre est encore plus difficile quand il s'agit d'action politique, mais le fait qu'il soit possible et qu'on puisse en citer des exemples concrets montre que la situation est moins désespérée qu'on ne pourrait le croire et qu'elle n'est par exemple dans la préface du *Jugurtha* de Salluste. C'est aussi plus facile, bien sûr, quand on est un ami du prince. Il n'est pas indifférent non plus de noter que les deux modèles proposés, M. Aemilius Lepidus comme Cn. Cornelius Lentulus, portent parmi les plus grands noms de l'aristocratie romaine. Cette illustre origine n'est pas nécessairement une garantie morale, comme le montre entre autres l'intervention honteuse de Cotta Messalinus, qui vient immédiatement après celle de Lepidus (IV, 20, 4). Mais elle donne plus de devoirs et plait particulièrement à Tacite, qui ne manque pas de noter que, malgré sa pauvreté, Lepidus a pris soin de restaurer la basilique que son grand-père L. Aemilius Paullus avait donnée aux Romains (III, 72).

*
* *

Ainsi se poursuit ce jeu d'échos entre les époques, qui se répondent à travers la permanence des monuments, l'homonymie des personnages ou

92. Voir pour le premier la reconstitution proposée par R. Syme, *Tacitus*, II, p. 751-752, qui fait toujours autorité ; pour le second *PIR*², C 1379, et, dans une perspective plus critique, Sénèque, *Ben*., II, 27, selon lequel avant d'être réduit à la pauvreté il avait été très riche et d'une grande avarice.

la similitude des circonstances, les plus glorieuses comme les plus critiques : comme si l'histoire, en quelque sorte, se répétait. N'est-ce pas ce que dit Tacite lui-même dans une de ses digressions les plus fameuses et le plus étonnamment modernes ? Celle-ci se trouve, de manière significative, dans le contexte très sallustéen d'un débat sur le luxe excessif, contre lequel Tibère se refuse à prendre des mesures rigoureuses (III, 52-54). C'est l'occasion d'une digression historique (III, 55), que Tacite prolonge jusqu'à la période contemporaine, en notant que ces excès ont depuis disparu grâce aux vertus des nouvelles élites italiennes et provinciales, qui, comme Vespasien, ont remis à l'honneur l'antique frugalité romaine. Pour une fois, le principat apporte un progrès, même l'*adulatio* prend une valeur positive [93], et Tacite se laisse aller à une conclusion presque optimiste :

> Nisi forte rebus cunctis inest quidam uelut orbis, ut quem ad modum temporum uices, ita morum uertantur ; nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque aetas multa laudis et artium imitanda posteris tulit. Verum haec nobis <in> maiores certamina ex honesto maneant ! [94]

On se gardera de surinterpréter ces formules, qui sont d'abord là pour conclure brillamment l'excursus sur le luxe et l'économie. Mais il n'en reste pas moins que le présent a bien son mot à dire dans cette confrontation entre les époques que Tacite se plaît à mettre en scène. Il produit lui aussi des talents dignes d'être imités à leur tour par la postérité, selon la plus parfaite doctrine de l'histoire romaine. Et c'est bien sûr aussi pour lui que les exemples, sans doute plus nombreux, du passé doivent dégager une ligne de conduite. Telle est la tâche de l'historien et la réflexion que Tacite propose aux sénateurs de son époque. C'est ce qui donne tout son sens à ce jeu avec le temps qu'il excelle à suggérer. Il suffit souvent d'un mot ou d'un nom pour solliciter la mémoire du lecteur, mais parfois le rapprochement est développé à travers un portrait, un tableau ou une scène plus construite. Car ce *certamen in maiores* ne se limite pas à la gloire militaire et à l'exigence morale : il est aussi bien sûr une *aemulatio* rhétorique et poétique qui amène Tacite à rivaliser avec les plus grands de ses prédécesseurs.

---

93. III, 55, 4 : *Obsequium inde in principem et aemulandi amor ualidior quam poena ex legibus et metus*.

94. III, 55, 5 : « Ou peut-être y a-t-il pour toutes choses une sorte de cycle et, de même que les saisons, les mœurs ont-elles leurs vicissitudes ; d'ailleurs tout ne fut pas meilleur du temps de nos pères et notre âge a produit aussi beaucoup de vertus et de talents dignes d'être imités par la postérité. Puisse seulement durer toujours cette rivalité pour le bien avec nos ancêtres ! » (traduction de P. Wuilleumier, CUF).